

« JE VEUX HUMANISER LES PRODUITS DE MASSE »

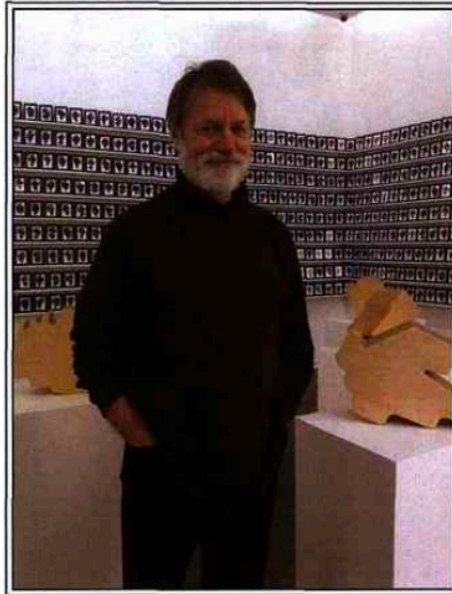
R. A. Vous exposez à la Galerie JGM à Paris deux séries, *The Shapes Project*, initiée en 2005, et *Natural copies*. Comment ces deux suites s'intègrent-elles dans votre travail sur l'ambivalence entre l'unique et le multiple, l'original et la copie ?

A. McC. Depuis les années 1960, j'ai travaillé sur les multiples, les *Surrogates* (objets de substitution). Chacun était unique et ma logique était de ne jamais faire exactement le même, même s'il y en a eu des milliers. J'ai voulu faire des objets que les gens garderaient, des choses que vous mettez au-dessus de votre cheminée. Je voulais pointer notre désir d'avoir des milliers de choses que nous voulons identiques. On aime englober les choses et les gens. Nous voulons des choses identiques car nous voulons

tous nous agenouiller devant le même roi, porter la même croix, chaque société a ses symboles d'appartenance à une communauté, à une nation, comme l'héraldique. J'ai d'ailleurs fait près de 6 000 dessins de blasons. *The Shapes Project* est né de ces dessins et des objets individuels que j'avais faits. J'ai découvert les ordinateurs et j'ai vu que cela pouvait accélérer les choses. Je n'ai pas de logiciel. J'en ai déjà 300 000 stockés sur mon ordinateur. Pour réaliser les 31 milliards, il faudrait trois vies entières, mais le potentiel est là. Le projet des *Natural Copies* vient de la volonté de dupliquer des moulages de fossiles. Dans l'État d'Utah, les gens vont voir des os de dinosaures, des paysages jurassiques. L'État s'est carrément identifié à cela. C'est étonnant car tous les musées qui prétendent avoir des tyrannosaures n'en ont pas d'entiers, il y a des fragments qui sont des moulages, des recompositions. Ces moulages de traces laissées par les dinosaures me faisaient penser à des œuvres d'art, à Arp. Ils n'avaient pas l'air d'avoir de signification scientifique et ils n'en ont pas réellement, car on n'apprend rien de ces traces. J'avais déjà fait la reproduction du moulage d'un chien de Pompéi en 1991. C'était ma façon de faire une troisième génération de moulage. Les gens pleuraient en les voyant.

R. A. Mais peut-on avoir de l'empathie ou de l'émotion pour des moulages alors que c'est l'unicité de la relique qui précisément provoque ce genre de sentiment ?

A. McC. C'est une façon vieillotte d'aborder les choses. Il y a toujours eu un système de classe, les copies seraient pour



Allan McCollum. Photo : D. R.

les pauvres, les originaux pour les personnes fortunées ou spéciales. J'ai grandi dans une famille ouvrière, et rien de ce qu'on avait n'était spécial. Une partie de mon travail, c'est caricaturer ce système de classe.

R. A. Comment les collectionneurs, épris d'unicité, voient-ils votre travail ?

A. McC. Je ne sais pas. Mais ce que je sais, c'est qu'il y a beaucoup de Picasso identiques, de Frank Stella qui se ressemblent. Plus vous apprenez sur une œuvre, plus vous savez qu'elle n'est pas unique. Mon travail traite du goût et de la démocratie.

R. A. Aimez-vous l'idée que le *Shapes Project* se poursuive après votre mort ? Assurez-vous votre postérité ?

A. McC. Oui, j'aimerais que quelqu'un mette ces formes sur Google et que les

gens puissent les télécharger pour un dollar. Mais il faut que ce soit cadré car je ne veux pas que quelqu'un ait deux de chaque forme, sinon le projet perd de son sens, la lisière entre ce qui se ressemble et ce qui est unique. C'est le rêve de tout artiste qu'une chose se poursuive après sa mort. Cela vous fait sentir bien. Pour moi, le vrai accomplissement, c'est quand on se met à vous copier. Est-ce de la vanité ou de la stupidité ? C'est quelque part mon objectif. Si j'avais dessiné les paquets de cigarettes Marlboro, je serais content de les voir chez tout le monde. Les designers ont ce type de plaisir.

R. A. Pensez-vous que les mentalités aient évolué concernant l'unique et le multiple ?

A. McC. Oui, énormément. Quand j'étais petit, les gens ignoraient l'ADN. Cela a bouleversé le monde. On ne pouvait pas continuer à dire que nous sommes uniques et que les rats sont tous identiques. Ma génération s'est rebellée contre les globalisations, l'héroïsme, la valeur de certains objets sur d'autres. On se rend compte que chacun de nous aborde différemment un produit de consommation courante, qu'il y projette des choses différentes. Une partie de moi veut humaniser les produits de masse. J'aime produire de la quantité, faire en sorte que chaque objet soit un unique mais avec un air de familiarité. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR ROXANA AZIMI

ALLAN MCCOLLUM, *THE SHAPES PROJECT*, jusqu'au 22 juin, Galerie JGM, 79, rue du Temple, 75003 Paris, tél. 01 43 26 12 05, www.jmgalerie.com